

Notes sur le Scepticisme un article de Jacques Brunschwig

LE SCEPTICISME

Notes sur un article de Jacques BRUNSCHWIG

Le « sceptique » ne professe pas un système, le « scepticisme »; il pratique une activité, la *skepsis*. Le problème est que l'activité de *skepsis* n'a, par elle-même, rien qui l'associe nécessairement à ce que nous entendons par « scepticisme ». C'est d'abord l'activité de regarder attentivement, d'observer, d'examiner avec les yeux: le verbe *skeptesthai*, fréquentatif du verbe *skopein*, renvoie à l'idée de voir et de regarder (que l'on pense à « microscope », à « télescope »). C'est ensuite, par une métaphore familière au vocabulaire de la connaissance, l'activité d'examiner avec l'esprit, de réfléchir, d'étudier. Les mots en question ne sont donc pas la propriété exclusive des « sceptiques »; ils caractérisent tous les philosophes en tant que tels. Qui pourrait en effet se prétendre philosophe, en Grèce ancienne, et dire qu'il ne réfléchit pas, qu'il n'examine pas, qu'il accepte une croyance sans éprouver ses titres ? En un sens, toute la philosophie grecque est sceptique. Alors, qu'est-ce qui constitue donc la manière proprement sceptique de pratiquer le *skepsis* ? Pour répondre à cette question, il faut examiner le reste de la nomenclature des sceptiques.

Les sceptiques se disent être des *zêtêtikoi*, c'est-à-dire des « chercheurs » (*zêtêsis* désignant l'activité de chercher) pour se spécifier de ceux qui disent avoir trouvé la vérité, et de ceux qui déclarent la vérité impossible à trouver.

Le premier groupe est celui des « dogmatiques » (c'est-à-dire, non des maîtres autoritaires qui assènent « dogmatiquement » leurs doctrines, sans fournir d'arguments à l'appui, selon le sens actuel du mot, mais des philosophes en possession de doctrines qu'ils jugent parfaitement raisonnées et rationnellement enseignables). Ex: Aristote, Epicure, les stoïciens.

Le second groupe est celui des philosophes qui désespèrent de la recherche et qui déclarent la vérité proprement insaisissable. Sextus Empiricus identifie ce groupe avec la Nouvelle Académie, pour mieux s'en démarquer. Ceux que nous appellerions probablement des « sceptiques », pour la raison qu'ils ne croient pas pouvoir atteindre la vérité, sont ainsi ceux que Sextus, pour cette raison même, se refuse à appeler de ce nom.

Quant aux véritables « sceptiques », ceux qui se qualifient de « zététiques » ne disent ni que la vérité est inatteignable, ni qu'elle ne l'est pas. Ils sont ceux qui ont cherché sans trouver et qui ont l'intention de continuer à chercher, sans désespérer de trouver. C'est pourquoi, si tous les philosophes se

livrent à l'examen, ou s'y sont livrés, et peuvent en ce sens être dit sceptiques; seul le sceptique « continue à examiner » parce qu'il n'a trouvé jusqu'ici aucune bonne raison d'adopter une position plutôt qu'une autre, ni donc d'interrompre son examen pour se fixer sur cette position.

Les sceptiques se qualifient également d' « aporétiques » en ce qu'ils soulèvent des apories en toute chose. *Aporia* désignant une impasse, une situation d'embarras que l'on peut soit éprouver soi-même face à une difficulté que l'on constate, soit créer chez les autres en soulevant des difficultés qu'on leur fait constater. Mais ce mot n'appartient pas en propre aux sceptiques. Déjà, par ses questions, Socrate mettait ses interlocuteurs dans l'aporie. Celle-ci suscitait chez eux une réflexion qui leur permettait de se débarrasser de leur ignorance inconsciente d'elle-même et de stimuler l'élan de la recherche. De même, Aristote prenait soin, avant de résoudre un problème quelconque, de passer en revue toutes les difficultés que les traitements antérieurs du problème, et sa propre réflexion, permettaient de dégager: il comptait sur la « diaporie », sur l'examen systématique de toutes les apories pertinentes, pour déboucher finalement sur l' « euporie », sur la sortie de l'impasse.

L'aporie sceptique a pour spécificité de ne pas connaître de dépassement, ni d'avoir l'espoir de trouver en elle-même une telle possibilité. Le sceptique est « aporétique » en ce double sens qu'il éprouve durablement l'aporie « passive » (sensibilité exacerbée aux conflits des apparences, aux contradictions et anomalies du monde), et qu'il cultive systématiquement l'aporie « active ». Le sceptique identifie la *skepsis* avec le pouvoir de faire apparaître ces contradictions, en élaborant contre toute position donnée des arguments capables de contrebalancer, « avec une force égale », les arguments qui la soutiennent. (Si jamais une vérité finissait par s'imposer à son esprit, ce ne serait pas parce qu'elle aurait été « accouchée » par la pratique maïeutique de l'aporie, mais parce qu'elle aurait été épargnée, inopinément, par sa pratique infanticide).

La seule issue que le sceptique attende de son attitude aporétique ce n'est pas une avancée de son savoir, ni un élan positif pour la recherche de la vérité, mais plutôt cet état de « suspension du jugement » (*epochê*). Ainsi, les sceptiques peuvent être encore dit « éphectiques ». L'*epochê* ne se confond pas ce doute dont on est « en proie », dont on est la victime passive, indécise ou même

angoissée, oscillant sans fin entre une croyance et la croyance opposée. Celle-ci est bien plutôt un état d'équilibre volontaire: au sujet d'aucune question le sceptique ne penche vers le oui ni vers le non. Dans cet équilibre, il vise la tranquillité et le bonheur de l'âme. Il y a donc une alliance entre la recherche du bonheur et la critique de la connaissance. En visant une fin d'ordre intellectuel: l' *epochê*, qui est la seule en vue de laquelle le sceptique peut déployer des moyens appropriés, celui-ci en atteint une autre d'ordre éthique: l' *ataraxia* (imperturbabilité). Ainsi le scepticisme peut être dit un agnosticisme de bonne volonté.

Pour Sextus, il suffit qu'un philosophe « dogmatise sur un seul point, qu'il accorde à une impression plus de crédit qu'à l'impression opposée, qu'il prenne une position quelconque sur l'une ou l'autre des choses non évidentes » que les dogmatiques prétendent connaître, pour qu'il doive être caractérisé comme dogmatique (cf. *Esquisses pyrrhoniennes*).

En se gardant du dogmatisme à tous les niveaux, le sceptique pense avoir trouvé une manière de parler sans rien asserter. Il exprime un assentiment faible, qui lui permet d'éviter l'extravagance. Il donne ce genre d'assentiment à ses impressions corporelles. Ainsi, il ne fait pas de difficulté pour dire qu'il a chaud. Il donne également son assentiment à des inférences commémoratives faites par association d'idées. Ex: fumée -> feu. Dès le début de ses *Esquisses*, Sextus prend soin d'avertir que rien de ce qu'il dit ne doit être pris comme « affirmé », présenté avec fermeté comme exprimant ce qu'il en est exactement. Le sceptique ne fait que « raconter » ce qui lui est apparu (*phainetai*) jusqu'à maintenant. Toutefois, comme il ne raconte pas n'importe quoi, on peut soutenir qu'il a des croyances. Ainsi, le sceptique ne se garde pas des croyances que notre nature nous porte à entretenir, mais seulement des croyances artificielles professées par les dogmatiques et qui atteignent, prétendument, la nature cachée des choses elles-mêmes.

Les tropes d'Enésidème conduisent à ne pas prendre ce qui apparaît comme le critère de ce qui est. Ils attirent l'attention sur la diversité que présentent les phénomènes sensibles selon toute une série de dimension qui concernent tantôt le sujet, tantôt l'objet, tantôt la relation de l'un à l'autre.